

Je pensais que ma vie serait bien en place à mes 40 ans. Ce n'est pas le cas
– et c'est très bien comme ça



Carolin Würfel¹

20260728

Née dans l'ancienne Allemagne de l'Est, j'étais prise entre deux systèmes. Mais c'est une erreur de considérer cet « entre-deux » comme la salle d'attente de la vie

Source: <https://www.theguardian.com/commentisfree/2026/jul/28/life-turn-40-east-germany-in-between>

Traduit de l'anglais avec [DeepL.com](https://www.deepl.com) avec quelques ajustements manuels



Un ferry à destination des îles des Princes, au large d'Istanbul, en Turquie, en 2025. Photo : Francisco Seco/AP

[Wergosum, 20260728. <https://wergosum.com/wp-content/uploads/2026/07/Wuerfel-Cavanfy.pdf>]

¹ Carolin Würfel est une écrivaine, scénariste et journaliste qui vit à Berlin et à Istanbul. Elle est l'auteure de *Trois femmes rêvaient du socialisme*.

Dans les années 1970, la romancière allemande Christa Wolf a écrit une lettre à son ami et collègue écrivain Lew Kopelew, dans laquelle figuraient ces lignes : « On se tient très à l'aise entre tous les fronts, et il faut finir par comprendre que c'est, en réalité, la seule position possible. » Les fronts auxquels Wolf faisait référence étaient l'Union soviétique et l'Occident, la RDA et l'Allemagne de l'Ouest, la politique de la guerre froide – mais je pense que cette idée trouvait un écho chez elle sur le plan personnel, car elle se trouvait elle aussi, à l'époque, au milieu de sa vie.

Il y a une certaine ironie et un certain esprit dans ces lignes. Se tenir entre tous les fronts peut signifier qu'on n'a pas à choisir – un soulagement, pour certains. Ou bien cela peut signifier qu'on n'arrive jamais nulle part, ni ici ni là-bas. Au pire, cela caractérise une personne sans point de vue, sans position stable. Perdue dans un terrain brumeux.

Être une milléniale m'a toujours donné un peu cette impression. Tout comme le fait d'avoir 40 ans. Statistiquement, la moitié de ma vie est derrière moi. Ce qui m'attend est un territoire incertain – et pour beaucoup de mes pairs, moi y compris, 40 est un chiffre terrifiant, car on a beau tourner le sujet dans tous les sens, 40 n'est pas le nouveau 30. Quarante, c'est 40.

Quelques semaines avant mon anniversaire, ma meilleure amie m'a appelée pour prendre de mes nouvelles. « Tu es prête ? », m'a-t-elle demandé. Et j'ai répondu d'une voix tremblante : « Oui. Je suis contente que cette trentaine soit enfin terminée. J'ai beaucoup mûri, j'ai beaucoup appris, mais c'était épuisant. J'espère que cette nouvelle décennie sera plus calme et moins une danse dans l'entre-deux », ai-je dit.

Au cours des dernières années, et plus particulièrement pendant la seconde moitié de ma trentaine, j'ai eu l'impression que ma vie était marquée par des transitions : mettre fin à un mariage, déménager seule de Berlin à Istanbul avec deux valises, repartir à zéro tant sur le plan professionnel que personnel, réapprendre à vivre entièrement seule dans un endroit inconnu. C'était à la fois effrayant et passionnant – mais pendant longtemps, j'ai aussi considéré tout cela comme une situation temporaire, comme si, une fois la poussière retombée après ces bouleversements majeurs, j'allais finalement « arriver » quelque part, dans une situation stable. C'est le cas, et ce n'est pas le cas.

Je me souviens, enfant et jeune adulte, avoir pensé que les personnes qui atteignaient la quarantaine étaient de véritables adultes. Elles maîtrisaient leur vie et affrontaient avec assurance tout ce qui se présentait à elles. Dans l'image idéalisée que j'avais d'eux, ils possédaient des voitures et des maisons, avaient des routines, des revenus... et ne trébuchaient jamais.

La réalité est la suivante : la plupart du temps, je n'ai pas l'impression de maîtriser ma vie. Il y a des jours où je me dis que je devrais être ailleurs, et ces questions ne cessent de tourner en boucle dans ma tête : pourquoi n'ai-je pas davantage progressé ? Pourquoi mon compte en banque n'est-il pas plus garni, ma carrière mieux établie ? Pourquoi n'ai-je pas acheté de maison, ni de voiture ? Pourquoi ai-je encore du mal à trouver une routine qui me convienne ? Aurais-je dû rester mariée ? Aurais-je dû avoir un enfant ? Ai-je pris le mauvais chemin – et si oui, quand ? Est-ce que cela a commencé lorsque j'ai choisi d'étudier l'histoire au lieu d'aller en école de journalisme, ou même plus tôt, quand tous les adultes autour de moi disaient que je devais étudier le droit.

Je sais, je sais. Ne nous arrive-t-il pas parfois à tous de penser : « Si seulement X, Y, Z s'était produit, je serais plus heureux, plus sûr de moi » – que si j'avais simplement fait ceci ou accompli cela, je serais enfin à ma place ?

À la fin de l'année dernière, j'ai quitté la rive européenne d'Istanbul pour m'installer sur l'une des Îles des Princes, dans la mer de Marmara. Elles appartiennent officiellement à la ville, mais on a l'impression qu'elles n'appartiennent qu'à elles-mêmes, nichées au milieu de l'eau entre l'Europe et l'Asie. D'ici, on peut voir les deux rives d'Istanbul : sa silhouette se dessine clairement certains jours, tandis que d'autres, elle est cachée derrière le brouillard. On fait partie de la ville et on n'en fait pas partie.

La décision a été spontanée : une proposition soudaine d'une connaissance de reprendre l'appartement qui, contrairement au reste de la ville, reste abordable. Ce n'est qu'une fois sur place que les doutes sont apparus. Vivre sur une île allait-il accentuer encore davantage ce sentiment d'être entre deux mondes ? Allais-je me sentir complètement perdue dans l'espace ?

Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Je crois n'avoir jamais autant aimé un endroit que celui-ci. Mais il m'a fallu un certain temps pour comprendre pourquoi, sur cette île, je me sentais soudain plus en paix que jamais. Quelque chose avait changé – je ne savais pas vraiment comment le décrire, mais c'était bien le cas.

Un groupe d'amis est venu en ferry depuis Istanbul pour passer un dimanche après-midi de farniente, lors du premier week-end où le printemps s'est véritablement installé. Avant le coucher du soleil, nous nous sommes assis sur l'une des falaises surplombant la mer. Nous avons parlé de ce que nous allions laisser partir avec la lumière qui s'évanouissait – de ce dont nous allions nous libérer à la fin de cette journée.

J'ai dit « aradayım » – je suis entre deux – et que je voulais cesser de lutter contre ce sentiment d'instabilité, de ne pas être arrivée à bon port. Car l'entre-deux est aussi un lieu. Un lieu qui me permet de voir dans plusieurs directions à la fois. Et n'ai-je pas toujours été plutôt douée pour vivre dans l'entre-deux ? L'entre-deux n'est-il pas l'endroit où j'ai passé la majeure partie de ma vie, où j'ai le plus réfléchi, où je me suis le plus construite ?

Tout comme Christa Wolf, je suis une ancienne citoyenne de la RDA. J'étais trop jeune pour vivre ce qu'elle a vécu, mais je porte en moi quelque chose de cette fracture fondatrice : la réunification de l'Allemagne en 1989-1990, après quarante ans de division, et cette tentative de se reconstruire ensemble. Ce que j'ai compris très tôt, en grandissant au cœur de cette collision entre deux systèmes, deux idéologies, deux modes de vie totalement différents, c'est qu'on ne peut pas simplement effacer l'entre-deux, l'espace qui les sépare. Effacer la distance entre les deux camps reviendrait à effacer les histoires qui l'ont créée.



Pourtant, on nous apprend à vivre cela comme un échec – comme la preuve que nous n'avons pas assez mûri, assez appris, assez construit, assez sécurisé, assez évolué.

L'écrivaine est-allemande Christa Wolf en 1978. Photo Schilling/EPA.

Chaque fois que je suis en Allemagne, on me demande : « Combien de temps vas-tu encore rester là-bas ? Quand reviendras-tu pour de bon ? » Et en Turquie, les gens ont du mal à comprendre pourquoi moi – une citoyenne allemande qui mène sa vie en Europe – je me trouve à Istanbul. On sous-entend souvent que cette vie « entre deux » que je mène est une étrange aventure, qui prendra fin lorsque je choisirai un camp plutôt que l'autre.

L'entre-deux est censé être une salle d'attente, pas une vie. Mais je n'y crois plus.

Ne nous déplaçons-nous pas tous, sans cesse, d'un front à l'autre ?

Le jour même de mon anniversaire, ma meilleure amie m'a appelée dès le réveil, m'a félicitée et m'a demandé : « Alors, comment ça se passe là-bas ? Tu te sens différente ? » J'ai ri et j'ai répondu : « Non, je me sens pareil. Entre deux, comme toujours. Car c'est entre deux que se déroule notre vie.

Bien sûr, Christa Wolf – cette personne géniale – le savait depuis toujours. Il a fallu que j'atteigne la quarantaine pour m'en rendre compte.

Ithaque

Ithaque, poème de Constantin P. Cavafy (1863-1933)

Source: <https://lyricstranslate.com/en/ithaki-ithaki-ithaka.html-0>

Traduit avec DeepL directement à partir du texte grec, et ensuite ajusté sur la base de la traduction anglaise.

Ithaque

*Lorsque tu prendras la route pour Ithaque,
souhaite que le chemin soit long,
riche en aventures, riche en découvertes.*

*Ne crains ni les Lestrygons ni les Cyclopes,
ni Poséidon courroucé,
tu n'en rencontreras jamais sur ton chemin,
si tes pensées sont nobles, si une émotion
exquise touche ton esprit et ton corps.*

*Les Lestrygons et les Cyclopes,
ni le féroce Poséidon, tu ne les rencontreras pas,
à moins que tu ne les gardes au fond de ton âme,
à moins que ton âme ne les place devant toi.*

*Souhaite que le chemin soit long.
Qu'il y ait de nombreux matins d'été
où, avec quel plaisir, avec quelle joie,
tu entreras dans des ports que tu découvres pour la
première fois.*

*Arrête-toi aux marchés de Phénicie,
et procure-toi de belles marchandises,
des nacres et des coraux, de l'ambre et de l'ébène,*

*et toutes sortes d'herbes odorantes,
autant de parfums délicieux que tu le peux.*

*Va dans de nombreuses villes égyptiennes,
apprends et apprends encore auprès des érudits.
Garde toujours Ithaque à l'esprit.
C'est là que réside ton destin.*

*Mais ne précipite surtout pas ce voyage.
Mieux vaut qu'il dure de nombreuses années.
Et que, déjà vieux, tu accostes sur l'île,
riche de tout ce que tu auras gagné en chemin,
sans espérer qu'Ithaque te fasse riche.*

*Ithaque t'a offert ce beau voyage.
Sans elle, tu ne te serais pas mis en route.
Mais elle n'a plus rien à t'offrir désormais.*

*Et même si tu la trouves pauvre, Ithaque ne t'a pas
trompé.*

*Maintenant que tu es devenu sage, fort de toute cette
expérience,
tu as sûrement déjà compris ce que signifient les
Ithagues.*